LES TRESORS DU NOUVEAU MONDE

S'il est question des musées de Madrid, on pense tout de suite au «Prado» et, aussi, bien sûr, aux deux musées avec lesquels il forme le triangle d'Ar : le «musée Reina Sofia» et le «musée Thyssen-Bornemisza». Mais la capitale espagnole renferme beaucoup d'autres musées intéressants dont celui que j'ai découvert récemment le «Musée de l'Amérique» situé au Nord-Ouest de la ville, pas loin du «phare de Madrid» (à ne pas confondre avec la «Maison de l'Amérique» qui, elle, est Place de Cybèle). Il faut dire que si les objets exposés étaient en Espagne depuis le milieu du XVIII[e] siècle, le musée, dans son aspect actuel, n'ouvrit qu'en 1994.

Grâce au cacao…

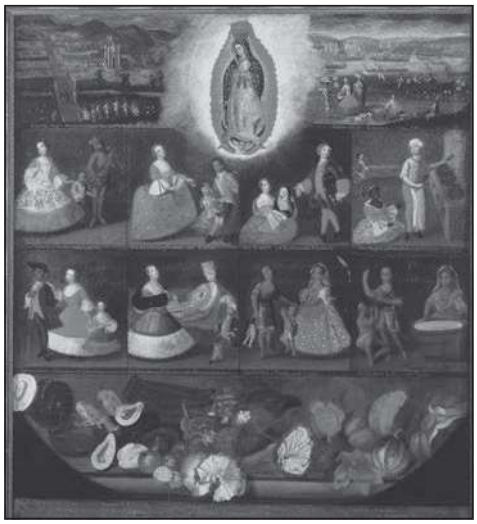
Pour remonter à l'origine de cette collection, il faut évoquer un personnage à la vie romanesque : Pedro Franco Dávila. Ce dernier naquit en 1711 en Equateur, à Guayaquil, d'une mère équatorienne et d'un père sévillan. Il fit ses études à Lima et de retour à Guayaquil s'occupa avec son père du fructueux commerce du cacao. A vingt-quatre ans, au cours de l'un de ses voyages pour apporter du cacao en Espagne, un naufrage l'obligea à accoster en Colombie où il resta huit mois. Il y épousa Merenciana de Reina, mais, obligé de rentrer à Guayaquil, il ne revit jamais son épouse. Il est en Espagne avec son père lorsque ce dernier meurt d'une violente maladie. Pedro tente de rentrer en Equateur, mais son bateau est attaqué par des pirates qui le retiennent prisonnier sept mois. Ayant retrouvé la liberté, il s'installe à Paris en 1745 et, passionné par les Sciences Naturelles, commence sa collection : il réunit d'abord des fossiles, des spécimens botaniques, zoologiques, minéraux, puis des pierres précieuses, des bronzes antiques, des tableaux, des cartes, plus de deux mille livres portant sur les sciences… C'était l'époque des «cabinets de curiosités», mais celui de Dávila était gigantesque. Il composa à Paris un catalogue raisonné de sa collection qui impressionna le roi d'Espagne Charles III. Le monarque faisait partie de ces despotes éclairés du XVIII[e] siècle, il avait même été surnommé «le maire de Madrid»? tant il n'avait pas ménagé ses efforts pour améliorer et embellir sa capitale. Les historiens sont divisés sur la façon dont la collection entra en possession du roi. Certains disent qu'après avoir refusé plusieurs fois de la lui acheter, comme l'avait déjà fait son père Philippe V, Charles III finit par céder. D'autres disent que Dávila en fit donation au roi à la condition d'en être nommé Directeur. Il devint bien Directeur du «Cabinet Royal d'Histoire Naturelle» avec un salaire annuel de mille doublons et la collection fut transportée à Madrid entre 1771 et 1772 et

le 4 novembre 1776 fut inauguré le «Cabinet Royal d'Histoire Naturelle». Ce Cabinet bénéficia également des collections de l'explorateur, marin et écrivain Antonio de Ulloa qui, tout jeune avait fait partie de l'expédition géodésique française en Equateur. Dávila meurt à Madrid en 1786. Deux ans plus tard, s'éteint le roi Charles III, ce qui provoque un éparpillement de la collection. Elle est aujourd'hui dispersée entre le musée ethnographique, le musée archéologique, le Prado et le Musée de l'Amérique. Ce dernier avait trouvé asile dans le musée archéologique national. En 1965, le bâtiment actuel fut inauguré, puis il ferma en 1980 pour être réaménagé et ne trouva sa forme définitive que quatorze ans plus tard.

La diversité de l'Amérique latine sous le pinceau

Est-ce un hasard si le «Musée de l'Amérique» actuel est situé Avenue des Rois Catholiques sous le règne desquels Christophe Colomb découvrit le Nouveau Monde ? Sa construction avait commencé en 1943. C'est un bel édifice en briques rouges, conçu, comme un couvent, autour d'un cloître et flanqué d'une tour rappelant les clochers d'Amérique latine.

Les premières salles montrent comment a été connue l'Amérique à travers les chroniques et les divers objets rapportés par les scientifiques, puis est reproduit le «Cabinet Royal d'Histoire Naturelle» ? où sont exposées plusieurs pièces venant du Cabinet du XVIII[e] siècle, et ensuite diverses cartes du monde et des grands voyages qui ont conduit à la découverte de l'Amérique. Dans le «Cabinet Royal d'Histoire Naturelle», il faut s'arrêter devant un tableau peint au XVIII[e] siècle par Luis de Mena au Mexique : «Las castas». On reconnaît en haut, au centre, la Vierge de la Guadalupe (la Vierge de Mexico) avec à sa gauche sa basilique et des danseurs, et à sa droite une autre vue de la ville de Mexico avant que le lac Texcoco ne soit asséché. Au-dessous sont peintes huit scènes bien séparées de métissage et leur reflet dans les différentes classes sociales, alors qu'en général les tableaux de «castes» en représentent seize. Dans le bas du tableau figurent des fruits américains, inconnus alors en Espagne.



Las Castas, Louis de Mena

La représentation des castes est un mouvement artistique apparu en Amérique latine au XVIII[e] siècle. Ces peintures représentaient les différents groupes humains issus des mélanges des trois ethnies qui composaient la population de l'Amérique : les Espagnols, les Amérindiens et les Africains. Chacun de ces tableaux représente une famille avec le père et la mère d'une ethnie différente et l'enfant résultant du métissage. Dans le tableau suivant, l'enfant devient le père ou la mère. Chaque scène est accompagnée d'une

explication sur l'identité des personnages. Ces tableaux de «castes» étaient en général commandés par des Créoles ou des Espagnols qui voulaient montrer en Espagne un mélange de races jusque-là inconnu. Un autre tableau désigné comme «Los mulatos de Esmeraldas» («Les mulâtres de Esmeraldas») avait été peint en 1599 par le peintre métis Andrés Sánchez Gallque pour montrer au roi Philippe III que la révolte fomentée par les descendants de Noirs établis en Equateur à la suite d'un naufrage avait été heureusement solutionnée. Y sont représentés trois Noirs portant des lances, richement vêtus à la mode européenne ce qui contraste avec leurs bijoux indigènes. Ce sont Don Francisco de Arobe et ses deux fils, Pedro et Domingo, qui ont été reconnus par le tribunal royal de Quito comme gouverneurs de la région de Esmeraldas.

Une autre salle nous montre comment fut peuplé le continent et comment sont arrivées les différentes populations qui ont conduit au mélange de races actuel : il faut noter six tableaux représentant la conquête du Mexique, appelés «enconchados» (concha=coquille). Ces peintures à l'huile ont l'originalité de comporter des incrustations en nacre. Cette technique d'origine chinoise est arrivée au Mexique par un galion qui apportait chaque année des marchandises orientales des Philippines à Acapulco, d'où elles étaient transportées par terre jusqu'à Vera Cruz pour être embarquées ensuite à destination de l'Espagne ou du reste de l'Amérique.

L'histoire de la vie quotidienne

Nous pénétrons vraiment dans le quotidien de ces peuples avant la colonisation et après.

Une grande quantité de poteries et de céramiques qu'il est difficile de dater (entre 600 et 900 ap. J-C) montre une belle habileté artistique. Elles étaient destinées à un usage courant mais aussi accompagnaient parfois les morts dans leurs tombes. Les premières tribus vivant surtout de chasse, de pêche et de cueillette, nous pouvons voir les outils qui servaient à ces activités. Leur habitat est aussi reconstitué grandeur nature. C'est dans le Mexique ancien (actuellement Mexique et Guatemala) que sont apparues l'agriculture et la sédentarisation. La culture la plus connue est celle des Aztèques qui avaient conquis la plupart des peuples au moment de l'arrivée des Espagnols et celle des Mayas qui eut son heure de gloire entre les VII^{e} et X^{e} siècles ap.J-C.

Au fil des salles, nous pouvons voir diverses pièces d'habillement : une cape et un casque de cérémonie ornés de plumes originaires de Hawaï, divers tissus agrémentés de broderies, certains en forme de ponchos venant souvent du Pérou, des sandales en cuir… on ne peut tout citer. N'oublions pas non plus que les conquistadors espagnols s'étaient également hasardés à visiter le Nord-West du Pacifique. En 1774, le navigateur Juan José Pérez Hernandez n'avait pas pu aller jusqu'en Alaska, mais, en 1775, d'autres navigateurs espagnols avaient atteint la latitude du 58° nord et l'île de Nootka près de l'actuelle ville de Sitka en Alaska. Nous pouvons d'ailleurs voir un chapeau en fibres végétales venant de Nootka et un imperméable inuit en intestins de morse (je me souviens en avoir vu un semblable dans le musée du quai Branly). Cette tentative de colonisation espagnole des contrées nordiques d'Amérique s'acheva en 1793, les Britanniques et les Russes supplantant les Espagnols dans le but de pratiquer le commerce des fourrures.

De magnifiques objets en or attirent l'attention : statuettes, bracelets, colliers, boucles d'oreilles…

Ils font partie du trésor des Quimbayas et ont été découverts en 1891 dans deux tombes contiguës de la région de Quindio, dans la cordillère des Andes. Cela nous amène à aborder la religion, d'abord précolombienne : les chamans, les hallucinogènes que consommaient les peuples andins, les pipes servant à utiliser la feuille de coca. Les indigènes croyaient en d'innombrables dieux représentant les forces de la nature, mais leur chef (ou roi) était aussi perçu comme étant d'essence divine. Il avait donc tous les droits, même celui de recevoir des sacrifices humains. Une fois mort, il était enterré avec des objets dignes de son rang. Nous pouvons d'ailleurs voir une momie péruvienne richement parée.

L'influence catholique et l'apport des autochtones

La religion chrétienne n'est pas en reste. La hiérarchie catholique allant souvent de pair avec le rang nobiliaire, nous pouvons voir un grand tableau représentant l'entrée de l'archevêque et Vice-roi Morcillo à Potosi (région célèbre pour ses mines d'argent, située dans l'actuelle Bolivie). Un «enconchado» datant du XVIII^{e} siècle montre une crucifixion. On remarquera un superbe ostensoir du XVII^{e} siècle venant de Cuzco, en argent doré. Il ne faut pas manquer de s'arrêter devant le portrait de Sor Juana Inès de la Cruz. Cette enfant prodige née (en 1648 ou 1651) au Mexique où elle est morte en 1695, a commencé son œuvre littéraire à l'âge de sept ans et toute sa vie a écrit des poèmes, des cantiques, des pièces de théâtre. Elle s'est initiée au latin, aux mathématiques, à la musique, à la philosophie, à l'astronomie, à la théologie. Après avoir été dame de compagnie de la Vice-reine du Mexique en 1662, elle a pris le voile en 1669. Bien que retirée du monde, elle a continué son œuvre littéraire, et son portrait, réalisé en 1772 par Andrés de Islas, la représente dans son habit de moniale hiéronymite en train d'écrire. A l'arrière-plan se trouve une bibliothèque à demi cachée par un rideau rouge et d'où se détache une feuille où est noté son fameux «Sonnet à l'Espérance». Au premier plan, on peut lire la biographie de la religieuse sur un côté de la table.

Nous terminons la visite par tout ce qui concerne la communication. Une vitrine présente un «quipu». Un «quipu» est constitué d'une succession de nœuds le long de cordelettes de différents couleurs fixées à une corde. Trois sortes de nœuds existent : les nœuds simples (ou demi-nœuds), les nœuds compliqués et les nœuds de huit (ceux-ci représentant chacun une centaine). Ce système était surtout utilisé dans la comptabilité. Nous voyons aussi une peau décorée de pictogrammes, un tissu inca avec des «tocapus», c'est-à-dire des dessins rectangulaires considérés comme des signes d'écriture, des fragments de panneaux avec des signes graphiques. Mais les pièces maîtresses sont les deux codex. Le «Codice Trocortesiano» est l'un des trois codex mayas conservés dans le monde (à Madrid, Paris et Dresde). Il est réalisé dans une longue écorce d'arbre repliée comme un paravent de façon à former cinquante-six feuilles avec cent-douze pages. De contenu rituel et divinatoire, il était utilisé par les prêtres pour suivre les festivités et faire des prédictions, on le situe au XV^{e} ou XVI^{e} siècle. Le «Codice Tudela» (du nom du conservateur qui au milieu du XX^{e} siècle négocia son achat et l'étudia) est l'un des nombreux manuscrits élaborés au XVI^{e} siècle par des scribes indigènes qui reproduisaient

les hiéroglyphes de l'écriture préhispanique mexicaine et étaient supervisés par les moines qui traduisaient en castillan. Il est composé sur du papier européen et représente un calendrier rituel expliquant les diverses fêtes et divinités aztèques. Ces deux codex sont si fragiles que ce sont des fac-similés (superbement faits) qui sont exposés.

N'est cité ici qu'un petit échantillon des vingt-cinq mille objets représentés dans ce musée qui couvre neuf mille mètres carrés, mais leur classification très thématique (connaissance de l'Amérique, réalité de l'Amérique, société, religion, communication) permet de ne pas se sentir perdu.
Un petit conseil : bien programmer sa visite car, à part le jeudi, le musée ferme à 15h.

MARIE-JOSE SELAUDOUX

MUSEO DE AMERICA : Avenida Reyes Católicos, 6. 28040 Madrid

Museo de America, Madrid